

# Dépasser l'impuissance à agir ?

L'impuissance est probablement le sentiment le plus partagé à notre époque. On voit mille et une raisons d'agir... sans savoir comment avoir prise sur le monde...

On sait, par exemple, que le dérèglement climatique est un problème. Mais on ne sait concrètement que faire. D'une certaine manière, la plus fine caractéristique de cette impuissance est justement cela : on ne sait où ça se passe, les problèmes sont déterritorialisés. D'où cette question: comment chacun d'entre nous peut retrouver une puissance d'agir? Tentons de répondre à cette question qui traverse actuellement le champ de l'éducation populaire, notamment à partir des travaux des travaux de Miguel Benasayag <sup>1</sup>

## Introduction : un diagnostic ...

L'impuissance, telle que la décrit Spinoza, est le fait qu'un événement nous submerge sans que nous puissions le penser et sans que nous puissions élaborer un quelconque savoir propre à nous faire agir sur cet événement.

La télé-réalité est particulièrement exemplative car elle montre à voir un laboratoire de l'impuissance. En effet, on y regarde en permanence des gens qui ne savent rien faire, qui face à l'agréable, sont contents, essayant que cela se répète, et qui face au désagréable, crient à l'injustice, s'indignent et tentent de fuir. Comme le monde de la télévision compte des professionnels à la fois pragmatiques et dynamiques, ces derniers se sont dit qu'il y avait là quelque chose exploiter : si ces gens ne savent rien faire de particulier, alors il fallait trouver une manière de les amener à agir. Il fallait bien qu'ils fassent quelque chose, ne serait-ce que parce que voir des gens qui ne font rien, c'est ennuyeux pour le spectateur. Ils ont cherché et ont trouvé le monde fabuleux des « experts ». Tout un monde de gens qui savent ce que chacun d'entre nous doit manger, doit mettre comme vêtements, doit choisir comme partenaire sexuel, doit décorer sa maison, doit être physiquement, couleur d'yeux, taille des seins...autant de « coaches » qui nous aident à exister ? A l'instar de la télévision, l'aide sociale fonctionne aussi, de plus en plus, sur le principe du coaching spécialisé et individualisé, incarné par de « vrais experts ». Le politique est aussi confié à des experts, tout comme l'urbanisme, la santé ou l'école ...

Bref, au delà de l'ironie facile sur la télévision, il y a cette idée que le type de savoir pertinent pour nos vies est une sorte de savoir technique. Que c'est par la médiation de ce savoir que l'on peut comprendre ce qui nous arrive. Les choses nous arrivent, elles nous plaisent ou pas, mais le rapport que l'on a à ce qui nous arrive n'est explicable, compréhensible que par un savoir externe, technique. Or c'est justement sur ce rapport que se joue la puissance d'agir.

En effet, si on ne peut comprendre le rapport à ce qui nous arrive, on se retrouve, à proprement parler, dans l'impuissance. En effet, comment agir sur quelque chose qui n'a pas de rapport avec moi ? Pour beaucoup, la seule réponse est la magie. D'où le choix de beaucoup de nos contemporains de se réfugier dans une espèce de mysticisme « soft ».

En résumé: « ... les gens sont affectés par le monde, mais ils ne capitalisent pas cela comme quelque chose qui les affecte, mais comme quelque chose dont ils pâtissent. Le fait de pâtir signifie que la personne est passive, qu'elle n'est pas dans l'action, mais qu'elle subit les choses autour d'elle »<sup>2</sup>

## Sur la nature du savoir dominant ?

Michel Foucault expliquait ceci: chaque structure de pouvoir fabrique un certain type de savoir qui lui est utile et qui le légitime. Il ne faut pas entendre par là qu'il y ait des spécialistes comploteurs qui, derrière le rideau, contrôlent tous les savoirs produits. C'est à la fois plus simple et plus complexe. Plus complexe parce que ce que Foucault entend par pouvoir, ce n'est pas les quelques lieux (États, institutions internationales,

---

1 Je vais utiliser comme références essentiellement les chroniques de l'université populaire de Ris-Orangis réalisés par Carole Berrebi, disponibles à l'adresse suivante : [http://www.mjcris.org/UP\\_laboratoireSocial.html](http://www.mjcris.org/UP_laboratoireSocial.html). Il me semble cohérent avec la démarche du texte de partir des propos de Miguel Benasayag dans ce contexte.

2 Chronique de L'UPLS n°13 : Rendez-vous du lundi 18 janvier 2010

etc...) ou les quelques individus que l'on identifie comme ayant un pouvoir. Ces macro-pouvoirs ne sont, selon lui, que la résultante d'une infinité de micro-pouvoirs. « Sans nier la force, brutale et réelle, de ces institutions, le philosophe (Foucault) présente une genèse du pouvoir comme leur étant antérieure. Pas de nature autonome donc, de ce qu'il nomme le « macro-pouvoir », mais une série de micro-pouvoirs », dont la nature permet de comprendre l'émergence de ses formes macro. C'est ainsi que l'analyse, notamment l'émergence à l'époque moderne d'un pouvoir disciplinaire dont les effets se feront sentir aussi bien dans l'institution judiciaire, militaire, médicale, autrement dit dans de multiples lieux de pouvoirs, sans que l'on puisse dire que ce pouvoir émane, de façon indépendante et autonome, de l'une ou l'autre de ces institutions. »<sup>3</sup>

Le pouvoir n'est pas un lieu central où se décident les choses, mais une infinité de rapports, de procédures, de manières de faire qui vont déterminer des normes. Ce que nous voyons comme lieux ou gens de pouvoir, ne sont que des individus qui, répondant massivement à ces normes, ont réussi à occuper tel ou tel lieu de pouvoir.

Les chroniques de l'Université populaire de Ris-Orangis rapportent l'exemple suivant : « Le contrôle permanent de l'humain sur lui-même se retrouve aussi dans l'appréciation de l'existence de la folie. Miguel (Benasayag) rappelle que la seule preuve matérielle de la folie était délimitée par les murs des asiles et donc, par le regard du psychiatre. Le dénombrement de « seulement » quelques fous dans une population, ne permet pas d'en faire une catégorie. Contrôler les « fous », serait uniquement un **moyen d'autocontrôle**, et une tentative pour l'homme, d'annuler le doute d'atteindre lui-même cette folie.

C'est ainsi que toute structure détient du pouvoir: lorsque le produit de ses savoirs ordonne le monde d'une certaine manière. Elle trouve ensuite dans ce monde, confirmation de son propre pouvoir. Les structures patriarcales en offrent une parfaite illustration. La considération de la femme dans ce système, sa place, son rôle, ses désirs, et donc son pouvoir sur l'homme (s'il est homme de désirs), produirait une peur chez l'homme. Notre « père » de la logique formelle, Aristote, en a déduit que l'hystérie, forme de folie d'après lui uniquement féminine, viendrait de l'utérus, qui littéralement, « lui serait monté au cerveau à force d'être excitée ». <sup>4</sup>

Le problème que posent les fous est bien limité ; en revanche, la constitution d'un corps d'experts qui déterminent qui est fou et qui n'est pas fou, qui sépare raison et folie revêt une tout autre portée. Il fabrique diverses normes qui vont s'étendre à l'ensemble de la société. Ce dispositif va très bien s'agencer avec d'autres pour constituer une véritable manière d'exercer le pouvoir. Une technique disciplinaire pour exercer le pouvoir.

Ce pouvoir disciplinaire est une invention du XVIIIe siècle. Véritable technique d'exercice de pouvoir, elle consiste au découpage rationnel du mouvement en gestes simples et donc normalisables. Des gestes normalisés qui désormais organisent la guerre, mais aussi le sport ou encore le travail à l'usine. Cette vision va se développer un peu partout. Personne n'a décidé qu'elle devait être implémentée universellement, simplement dans les usines, à l'armée, dans les asiles psychiatriques où encore au sein des écoles, on a estimé que cette manière de faire était la plus efficace.

Par exemple, en appliquant cette rationalisation du travail dans les usines, on a développé un certain type de relations entre les gens. Notamment, la différence entre celui qui exécute des gestes normalisés et celui qui détermine le type de gestes et leur réalisation. C'est à partir de ces rapports que vont s'élaborer les normes qui déterminent une société. De la même manière, le fait d'isoler ceux qui ne peuvent pas se maîtriser, le fait d'avoir séparé radicalement la raison de la folie, suppose la possibilité et même l'exigence d'un contrôle rationnel total. On peut comprendre ainsi de manière matérialiste la constitution d'un pouvoir. Mais aussi d'un type de savoir technique qui peut se décliner en une infinité de rapports dans notre quotidien. Un savoir nécessaire pour travailler, faire du sport, apprendre... et qui en même temps justifie les rapports institués entre les êtres.

---

3 BENASAYAG, Miguel. DEL REY, Angélique, *De l'engagement dans une époque obscure*, éditions du passager clandestin, 2001. p 70.

4 Chronique de l'université populaire n°29 : réunion du lundi 10 octobre 2011.

Ce type de pouvoir, ce type de relations que l'on a implémenté dans les usines, les asiles ou les écoles, produit un certain type de savoir. Il valorise un savoir permettant de normaliser la production, qui permet de gérer un très grand nombre de travailleurs, de guérir un grand nombre de malades, ou d'enseigner à un grand nombre de personnes. Ce savoir est à la fois nécessaire pour le fonctionnement des structures de pouvoir qui le produisent et pour justifier leur pouvoir. Car si on pense les relations à tous les niveaux en termes d'exécutants et décideurs, cela légitime ce type de rapport. D'un côté, il y a la matière amorphe, et de l'autre l'intelligence active qui lui donne forme. C'est avec ce paradigme qu'on regardera l'ensemble des relations. Par exemple, les relations de travail, conditionnées par des décideurs qui gèrent des ressources humaines. Mais aussi les relations d'apprentissage où on envisage les élèves comme des réceptacles vides qu'il faut remplir de compétences. Et c'est aussi valable pour la nature vue comme un ensemble de ressources que l'on peut piller sans scrupules. Mais aussi le corps et la conscience...

### **Un contre-pouvoir...**

On en revient ainsi à la problématique que nous avons identifiée au début, là où les choses se font, au moment où elles se font, elles sont impensables, alors que là où on pense on ne les fait pas.

« Le mécanisme actuel de domination s'explique de la manière suivante : l'individu n'a pas d'informations sur son expérience, la seule information qui lui parvient est codifiée et vient d'ailleurs, il lui est alors impossible d'expérimenter dans sa vie ce qui lui arrive. Nous désirons renouer avec les savoirs détenus par les gens, ces savoirs récupérés nous permettront de proposer des solutions concrètes aux problématiques soulevées »<sup>5</sup>.

Le fondement d'un laboratoire social n'est donc pas de véhiculer d'autres savoirs, ni d'autres codes aux gens pour qu'ils agissent autrement. Sinon, l'écueil qui consiste à séparer la pensée de l'expérience persisterait.

Comme le dit le Manifeste des laboratoires sociaux : « Le but n'est pas de façonner, d'éduquer les gens de manière verticale (celui qui sait apprend à ceux qui ne savent pas) le but, pour les participants quels qu'ils soient est de « s'inter-éduquer » à la vie collective à travers la réalisation d'une expérience visant l'amélioration de la vie dans la cité. Quelle que soit l'efficacité d'une université populaire (au sens, donc, où nous ne l'entendons pas), la distance continue d'y être infinie entre le savoir et la personne. Si celle-ci s'en tient au simple statut de récepteur d'un savoir, elle n'a que l'illusion d'une maîtrise.

Prenons un exemple : si Marinette suit des cours d'astrophysique dans une Université populaire à seule vocation de diffusion des savoirs, il y a fort à parier que même après une cinquantaine d'heures de cours, la distance qui la sépare de la maîtrise des connaissances en cette matière restera phénoménale. Ou encore, si l'on prend la question des OGM, telle personne qui a écouté les sympathiques enseignements contenus dans des contre-expertises non moins sympathiques, n'aura certainement pas acquis par là les moyens d'expertiser elle-même cette question qui pourtant l'intéresse, fait partie de sa vie ; elle sera seulement passée d'une situation de non-choix, où une seule lecture du monde lui est proposée, à une situation de choix où deux lectures différentes, mais tout aussi extérieures l'une que l'autre, lui sont présentées. Bref, cette forme d'enseignement n'aura pas contribué à développer sa puissance d'agir. »<sup>6</sup>.

Bien entendu, le savoir d'une astrophysicienne ou d'un spécialiste des OGM est important, il peut par ailleurs avoir sa place dans un laboratoire social. La question avec ce type de savoirs est comment les intégrer dans un cadre de recherche dans lequel ils ne sont pas les seuls savoirs valables, dans lequel ils n'invalident ni ne « dés-autorisent » d'autres types de savoir. Cela ne veut pas dire que l'opinion de tout un chacun sur l'astrophysique est aussi valable que celle d'un chercheur ayant 30 années d'étude. Cette position est stupide, dangereuse et en fin de compte elle va aussi contre l'expérience parce qu'elle signifie que le travail d'un chercheur, qui est justement de réaliser des expériences vaudrait autant que ce que n'importe qui apprend par oui-dire. Contre-pouvoir donc, non pas dans le sens d'une proposition alternative au pouvoir, ni d'un garde-fou du pouvoir ni dans le sens d'une opposition systématique au pouvoir, mais

---

5 Chronique de l'université populaire n°30: réunion du lundi 7 novembre 2011

6 Manifeste des Universités populaires et laboratoires sociaux. Disponible à l'adresse suivante : <http://malgretout.collectifs.net/spip.php?article200>.

dans le sens d'une émancipation. Dans le sens de la création d'autres lieux, d'autres dispositifs et d'autres types de savoir.

« S'ils s'inscrivent dans une dynamique de contre-pouvoir, ce n'est pas dans le but d'entretenir une opposition systématique au pouvoir institutionnel, pas plus que dans celui de créer un lieu de pouvoir alternatif idéal imprégné de pureté, mais pour permettre aux individus concernés de se positionner librement, en fonction des situations : tantôt en conflit ouvert avec le pouvoir, tantôt en totale indifférence, tantôt en partenariat comme c'est le cas pour l'UP que nous avons récemment engagée à Ris-Orangis et à laquelle participent activement des membres du Conseil municipal de la ville. Ou encore, comme c'est le cas au Brésil où des responsables universitaires, ainsi que des responsables nationaux du PT, participent, sous des formes différentes, à nos travaux. »<sup>7</sup>

### **Les savoirs assujettis.**

La question est donc celle de la production de savoirs, de construire à partir de ce qu'on sait. Bien sûr aujourd'hui, on n'arrête pas de demander aux gens leur opinion sur tout et n'importe quoi, mais justement ce n'est pas cela qui est important. Car l'opinion n'est que ce niveau superficiel dans lequel les choses nous plaisent ou pas.

« La différence entre l'opinion et quelque chose qui appartient au schéma conceptuel, c'est l'expérience. L'université populaire ne fonctionne pas comme un groupe de parole. Ici nous ne cherchons pas l'opinion, mais nous demandons une écoute active lors de laquelle les participants doivent interrompre l'animateur si ça ne fonctionne pas pour eux, si les choses expliquées leur inspirent des anecdotes, un film, une chanson... Notre travail est d'aider l'autre, non pas à se formater, car cela le vide de substance dont il était porteur, mais à récupérer son savoir. Nous devons chercher depuis quelle expérience le participant tient ce qu'il tient.

La séparation entre opinion et savoir assujetti réside donc dans l'expérience et nous devons aider la personne à trouver où elle a expérimenté cela. Il ne faut cependant pas tomber dans le travers de glorifier toutes les expériences, car elles ne sont pas toutes positives. Nous pouvons expérimenter des choses horribles, mais dans tous les cas l'expérience a un intérêt. »<sup>8</sup>

La question est de transformer ce dont on pâtit en quelque chose par quoi nous sommes affectés. Comprendre comment ce qui nous affecte compose avec nous, au-delà du plaisir ou du déplaisir immédiat. Il y a des choses tout à fait déplaisantes qui, cependant, composent avec nous d'une manière qui augmente notre puissance d'agir (par exemple le dentiste). Il ne s'agit pas d'une question d'attitude face à la vie, c'est bien plus concret. La société normative dans laquelle nous vivons a un pouvoir très fort sur notre capacité à être affectés, ce qui nous affecte et la manière dont cela nous affecte est très limité. « Par exemple, un jeune de 20 ans est affecté par les choses à 80% en tant que jeune et il est affecté par les choses à 20% de façon qui n'a pas à voir avec sa jeunesse (le violon, sa culture...). Les gens ne sont jamais affectés à 100% par rapport à leur âge. Une société qui ne voit que par la jeunesse oblige les jeunes à renier toute une partie de ce qui les affecte. Notre société n'accepte qu'une seule façon d'être affecté.

La technique ordonne notre rapport au monde, dans la technique tout ce qui est vieux est périmé. La technique n'a pas une histoire dans laquelle elle est enracinée. »<sup>9</sup>

Dit autrement, l'étiquette est une réduction de l'autre, c'est une métonymie sociale. Au sens étymologique, la métonymie est une figure de style qui correspond au fait de prendre un élément pour le tout (je vois une voile à l'horizon équivaldrait à l'arrivée d'un bateau).

La métonymie sociale correspond à l'extraction d'un élément d'une personne et à l'écrasement du reste.

« Tous les Chinois se ressemblent » c'est une perception normalisée, la culture formate aussi les organes de perception au point où on ne voit pas le reste des choses. La perception normalisée estompe l'autre. »<sup>10</sup>

C'est dans cette perception normalisée que se dilue une bonne partie des expériences que nous vivons.

---

7 Manifeste des Universités populaires et laboratoires sociaux

8 La chronique de l'université populaire n°3.

9 Chronique de L'UPLS n°13 : Rendez-vous du lundi 18 janvier 2010

10 Chronique de l'université populaire n°17. Rendez-vous du lundi 14 juin 2010.

On peut par exemple penser aux infinis reportages sur les usagers- pris- en- otage- par- la- grève... « En tant qu'usager qu'est ce que vous en pensez madame ? ». Il y a un niveau immédiat dans lequel cette grève lui est désagréable, mais si elle peut se décoller un peu de cette perception immédiate, alors la grève des transports l'affecte de beaucoup d'autres manières, à d'autres niveaux de son existence.

Prenons un autre exemple, imaginons que nous travaillons la question de l'école dans les quartiers populaires. Le problème n'est alors ni d'apporter des modèles d'école pour que les gens choisissent, ni de savoir quelle est l'opinion de chacun sur l'école. Savoir que untel trouve que l'école c'est bien et qu'un autre trouve que l'école c'est important ne permet pas d'agir sur l'école. En revanche, si nous nous intéressons aux expériences que tout le monde a eues avec l'école, il devient possible d'élaborer un savoir qui permette d'agir. Prenons aussi le cas de quelqu'un qui n'aurait pas été à l'école : son expérience du pourquoi et du comment il n'a pas été à l'école, comprendre comment cela l'affecte dans sa vie, comment cela se répercute sur les enfants... Il y a là beaucoup de savoirs sur ce qu'est l'école et sur le rôle qu'elle joue dans notre société. Mais aussi sur le type de discrimination qu'elle opère, et comment elle l'opère. Sur le type d'enseignement et comment elle le donne, sur la manière dont cet enseignement, ou les diplômés qui le valident oeuvrent dans notre société. Si nous parvenons à travailler, à valoriser tout ce savoir, on en devient moins démuné lorsqu'on rencontre un professeur à l'école par exemple, ou lorsqu'on veut contester l'orientation de son enfant, ou dans les rapports avec un employeur. Ce n'est plus seulement une expérience déplaisante qui nous tombe dessus mais un certain mécanisme qu'il est possible de penser, sur lequel il est possible d'agir. C'est aussi à partir de ce type de savoir qu'il est possible de créer de véritables collectifs de recherche et d'action, car tout le monde est dépositaire d'une expérience.

### **Quelle portée... ?**

Travailler sur l'expérience nous permet de retrouver une puissance d'agir, mais aussi de territorialiser les problèmes. À partir de notre expérience, de la manière dont quelque chose nous affecte nous pouvons constituer le territoire dans lequel cette problématique se joue. Quels acteurs, quels lieux ont à voir avec ce qui m'affecte. Mais la question qui reste est celle de la portée de ce travail. Par exemple, le groupe de Ris-Orangis réfléchit sur le commerce de proximité dans leur ville. C'est bien, mais en même temps, n'est-ce pas qu'un petit problème local ?

Il y a une première réponse rapide: lorsqu'un chercheur en biologie travaille dans son laboratoire sur une molécule, personne ne se dit que ça ne regarde que lui. Ce qu'il aura découvert, concernera, d'une manière ou d'une autre, tous les chercheurs en biologie moléculaire et, d'une manière plus indirecte, un peu tout le monde. Mais la question est importante et il n'est pas possible de la réduire à une boutade.

Si on regarde un peu plus dans le détail : « Il existe trois possibilités d'action:

- La dispersion : c'est le mode favorisé, car il est dit aux personnes : « avalez votre impuissance et soyez gentils ». On sait que de notre place, on ne peut changer les choses, on est juste quelqu'un de bien.
- La centralité : il s'agit de trouver de nouveaux leaders, de nouveaux programmes qui nous diront ce qu'il faut faire. « Il n'y a qu'à faire »
- Le multiple : notre hypothèse ». <sup>11</sup>

La dispersion est la tendance dominante de nos jours, une variation sur le thème de chacun pour soi.

La centralité est l'idée qu'il y aurait une « bonne manière » de comprendre nos expériences, car au fond toutes les expériences sont essentiellement les mêmes. Du coup, il serait possible d'inclure le tout dans un programme en 10 points avec un bon leader pour l'implémenter. Cette vision fut majoritaire jusqu'il y a quelques dizaines d'années. Elle se fondait sur l'idée d'un sens de l'histoire qui était censé aller vers la découverte de la vérité. Sur la promesse, aujourd'hui irrémédiablement non tenue, que demain sera mieux. Quoiqu'il en soit, dans les deux postures, la question de l'émancipation est oubliée. Dans la première, l'émancipation devient la possibilité économique de chacun de vivre en suivant ses caprices. Dans la

---

11 La chronique de l'université populaire n°4 : Rendez-vous du 30 mars 2009

deuxième c'est l'idée qu'un jour on sera libérés...

Dans l'hypothèse de la multiplicité : « Ce qui nous intéresse c'est la totalité intensive. Faire accoucher les savoirs des gens cela revient à rendre visible les dimensions structurelles dont chaque personne est porteuse, mais qu'elle ignore.

Par rapport à notre thème, il faut nous demander, de quoi est porteur le petit commerçant. Il peut être vu comme raciste ou désagréable, mais il est tout de même porteur de lien social, de civilisation, de sécurité. L'intérêt est donc de chercher ce en quoi la personne est porteuse et non pas de s'arrêter à ses opinions. »<sup>12</sup>

Le savoir qu'on peut fabriquer à partir de l'expérience de quelqu'un, nous parle à tous parce que le monde dans lequel cette expérience existe est le nôtre. Même si cette expérience ne nous parle pas de nous. Quand quelqu'un parle de son expérience de ne pas avoir fait d'études, ce n'est pas de moi qu'il parle, mon expérience est tout autre. Il ne parle pas non plus de tous ceux qui n'ont pas fait d'études, car chacun a vécu une expérience singulière. Mais il me parle à moi, tout comme il est susceptible de parler à une astrophysicienne, dans la mesure où l'école fait partie du monde dans lequel nous vivons tous. A partir de chaque expérience singulière, de chaque point de vue, nous pouvons penser la situation dans laquelle nous vivons tous.

« La totalité existe d'une certaine façon dans chaque partie. Notre hypothèse est donc la suivante : comment faire émerger de la totalité dans notre recherche?

Un énoncé minoritaire est compréhensible par tout le monde, car il ne parle pas de tout le monde, mais à tout le monde. Le commerce de proximité ne parle pas de tout le monde, mais si on arrive à un noyau de participants, le sujet parlera à tout le monde. Nous allons ainsi chercher en quoi la personne que nous interrogeons est porteuse de quelque chose qui va parler à tout le monde.

L'idée de l'Université Populaire réside dans le fait de faire émerger l'intensité de la vie des gens. Notre défi, ici et maintenant, c'est de dire l'humanité, c'est toi et moi.

Il existe deux bornes pour délimiter notre lieu d'expérience, elle ne doit pas s'appuyer sur ce qui est du registre du café du commerce où l'on parle de la géopolitique, elle ne doit pas non plus porter l'idée de « on fait ce qu'on peut, si je l'ai fait tout le monde peut le faire ».

En tant qu'animateurs, nous devons veiller à ne pas arriver avec un savoir majoritaire. L'animateur, en premier lieu, doit se documenter car il arrive dans une réalité dont il ne connaît rien. Dans le cas du commerce de proximité, nous pensons tous que c'est une bonne chose mais nous ne savons pas comment faire, comment résoudre la question.

L'animateur arrive donc avec du non-savoir. Le formateur ne doit pas avoir comme objectif l'élévation de la personne avec qui il travaille, mais la réflexion qu'il va pouvoir entamer avec elle.

Nous ne devons pas être dans l'attitude du militant qui vient libérer la personne lui faisant face, mais dans une attitude d'engagement dans laquelle on dit « je te propose que nous traitions ensemble cette problématique commune ». La personne n'est pas l'objectif à modifier, mais l'hypothèse, l'objet de recherche, c'est ainsi que nous pouvons être dans le respect de l'autre. »<sup>13</sup>.

Il s'agit de rechercher ce qui est à la fois universel et concret, c'est-à-dire ce qui nous regarde tous et qui existe dans chaque situation. C'est la seule manière de sortir de l'opinion, qui elle ne regarde à proprement parler personne. Il s'agit de s'éloigner de l'universel abstrait pour lequel, quelle que soit la situation, l'enjeu est le même.

Le monde de l'opinion est extrêmement violent et normalisé; violent parce que rien n'est pensable sinon les caprices de chacun. Et normalisé, parce que l'opinion n'est pas l'expression d'une singularité, d'un vécu originel, mais l'intégration d'une étiquette normalisée. Le monde de l'universel abstrait est extrêmement violent parce qu'il impose dans chaque situation la bonne manière de faire, le vrai universel, c'est le monde de la colonisation. D'un côté, les affrontements à mort entre les individus, de l'autre, les affrontements à mort entre une culture universelle et les cultures minoritaires. Mais dans les deux cas, il y a volonté d'éradication.

---

12 *Ibid.*

13 *Ibid.*

L'universel concret passe lui par le développement des conflits : « Lorsqu'une société atteint un seuil trop important de passivité, lorsque les gens n'ont plus assez d'énergie pour dépasser ce stade de compréhension, la société entre dans une décadence. Il est intéressant d'observer les régimes Romains ou Grecs qui ont vécu une grande décadence pour analyser ce phénomène. En effet dans tous les cas de décadence d'une société, on observe quelque temps avant, le développement de la politique des puissants qui fonctionnent envers un peuple de plus en plus passif, et de plus en plus, ancré dans l'opinion. On observe dans un même temps une diminution du **conflit** et une augmentation de l'**affrontement**. Dans notre société on apparente souvent le conflit à l'affrontement, cependant dans le fonctionnement d'une société, on observe que le développement des conflits évite de grands affrontements. Prenons comme exemple le conflit israélo-palestinien, il s'agit en réalité d'un affrontement, car un conflit serait plutôt des peintres israéliens et des peintres palestiniens en conflit contre un mouvement de peinture, ou des homosexuels israéliens et de homosexuels palestiniens en conflit contre l'homophobie... La conflictualité est multiple socialement, et plus l'individu est dans le conflit, moins il est dans l'identité. Le développement du conflit permet de démultiplier les dimensions de l'individu, car il est de moins en moins unifié derrière une identité. La conflictualité amène une multitude de dimensions à l'individu. »<sup>14</sup>.

## Conclusion

Comment peut-on fabriquer du commun? Quelque chose d'autre que l'égalité des chances, c'est-à-dire la vague idée que l'on serait, ou que l'on pourrait tous être à « armes égales » dans la barbarie néolibérale, et arriver même à une « paix armée ». Sans tomber non plus dans l'autre barbarie qui consiste à imposer une manière de penser commune, universelle - la nôtre bien entendu. Peut être en pensant le commun ainsi : « le commun n'est ni un contenu ni une forme. Mais une dynamique ; condition de tout contenu comme de toute forme. »<sup>15</sup>.

C'est dans le fonctionnement qu'il y a du commun. Or, ce fonctionnement est aussi fait de tensions, de conflits. Le lien social n'est pas le fait d'être d'accord sur beaucoup de choses, mais de pouvoir penser ce qui nous affecte, de pouvoir penser comment les choses nous affectent, quel rapport ont les choses avec nous. C'est ainsi que les liens sociaux existent.

Dans le paradigme de l'égalité de chances, ces liens sociaux disparaissent parce qu'il ne reste plus que ce qui m'est utile au sens très restreint d'utilité, tel que le définit l'utilitarisme. Dans le paradigme de la cohésion sociale, les liens sociaux se diluent aussi parce que l'idée est de créer un consensus, c'est-à-dire de marquer très fortement un certain nombre de valeurs universelles. Ce qui disparaît ainsi, ce sont les vrais conflits, à partir desquels le lien social est possible, nous laissant, par contre, dans des affrontements très violents, et des logiques de plus en plus policières pour imposer ces consensus. Car les choses ne nous affectent pas universellement, elles nous affectent dans des situations concrètes. Peut-être faudrait-il penser un nouveau paradigme pour l'action sociale.

---

14 Chronique de l'université populaire n°26 : Rendez-vous du lundi 20 juin 2011

15 BENASAYAG, Miguel. DEL REY, Angélique, *De l'engagement dans une époque obscure*, op cit p 151.